

MÉLIKAH ABDELMOUMEN



PETITE-VILLE

MÉMOIRE



D'ENCRER

**PERSONNE N'EST
PAUVRE PAR CHOIX,
N'EN DÉPLAISE
AUX POLÉMISTES
DE COIN DE COMPTOIR
QUI N'ONT JAMAIS
MANQUÉ DE RIEN.**

MÉMOIRE 
D'ENCRER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIRENCRER.COM
MEMOIRENCRER.COM

PETITE-VILLE

DE LA MÊME AUTRICE CHEZ MÉMOIRE D'ENCRIER

Baldwin, Styron et moi (essai)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2022

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Chair d'assaut (roman)
Montréal, Trait d'union, 1999

Lima Destroy et Robinette Spa (roman)
Montréal, Point de fuite, 2000

Le Dégoût du bonheur (roman)
Montréal, Point de fuite, 2001

Alia (roman)
Montréal, Marchand de feuilles, 2006

Victoria et le Vagabond (roman)
Montréal, Marchand de feuilles, 2008

L'École des lectrices: Doubrovsky et la dialectique de l'écrivain (essai)
Presses universitaires de Lyon, 2011

Les Désastrées (roman)
Montréal, VLB Éditeur, 2013

Adèle et Lee (novella)
Paris, Éditions Émotocourt, 2013

Douze ans en France (récit)
Montréal, VLB Éditeur, 2018

Les engagements ordinaires. Lutter de mères en filles (essai)
Montréal, Atelier 10 (2023)

Simon, célèbre journaliste et écrivain engagé, est retrouvé mort dans le parc aménagé sur les ruines de la Zone. C'est dans cette banlieue pauvre de Petite-Ville qu'il a grandi avec Mia, tous deux adoptés par Annick Mesplède, travailleuse sociale. Qui a tué Simon ? Tout le monde en parle. Bonnefoyc Média, groupe médiatique tentaculaire qui manipule les opinions et pratique la polémique-spectacle, s'en mêle. *Petite-Ville* dresse le portrait de ces mondes composites où cohabitent abondance et manque, détresse et espoir.

Romancière et essayiste, **MÉLIKAH ABDELMOUMEN** est née à Chicoutimi en 1972. De 2005 à 2017, elle a vécu à Lyon. Rédactrice en chef de la revue *Lettres québécoises*, elle est une figure incontournable de la scène littéraire québécoise. Son essai *Baldwin, Styron et moi* (Mémoire d'encrier, 2022, Prix Pierre-Vadeboncoeur), adapté au théâtre, a suscité un vif débat sur les enjeux d'identité et d'appropriation culturelle. Elle vit à Montréal.

MÉLIKAH ABDELMOUMEN

PETITE-VILLE



*À Delphine, en souvenir de
ces mémorables soirées lyonnaises
passées à parler polars,
à boire des canons de rouge et
à fumer des Lucky Strike.*

Dans les temps anciens, la coutume voulait que l'on pose de lourdes pierres sur les tombes des défunts, pour éviter que leurs âmes ne se mettent à errer et tourmenter les vivants. J'ai toujours considéré cette pratique comme étant le fait de peuples primitifs et superstitieux. Mais j'allais bientôt découvrir que les morts peuvent planer à la lisière de notre perception, telle une brume dense et lumineuse, et que leurs droits sur cette terre pouvaient être aussi légitimes et tenaces que les nôtres.

James Lee Burke,
Bertrand Tavernier,
Dans la brume électrique

Ils ont trouvé Simon dans le parc de la Paix hier au petit matin, derrière le bosquet juste sous la statue. Depuis je reste vautrée, ses livres étalés autour de moi sur le matelas. À l'écran du portable qui surchauffe et me brûle les cuisses : une fenêtre pour la page d'hommage qu'on a créée, une pour les épisodes archivés de ses émissions (le son de sa voix, en boucle...), une troisième pour le fil d'actualités qui ne s'intéresse plus qu'à la découverte du corps et une dernière, celle-ci, où j'essaie de mettre des mots sur tout ça. Mon téléphone vibre tout seul sur le parquet – je l'ai lancé contre le mur et il est tombé là. Il finira bien par se décharger.

Partout, on parle de l'ascension de Simon James, «d'enfant de la Zone à icône de notre vie intellectuelle et médiatique». Et l'on recrée, à l'aide de propos et d'intonations dramatiques, la crudité d'une image, celle de Simon sans vie.

Les médias veulent savoir «qui est derrière ce geste terrible». C'est leur rôle de dévoiler les circonstances de la mort du héros, dont la simple évocation nous fait frissonner d'une peur délicieuse – les dévoiler ou, à défaut, les subodorer, les imaginer, les inventer.

Simon et moi n'étions pas liés par le sang, mais nous avons grandi ensemble. Annick Mesplède nous a recueillis, nous a sortis de la misère et nous a aimés comme si nous étions ses propres enfants. Elle répétait souvent que la valeur d'une société se mesure à sa manière de traiter ses citoyens les moins nantis, les plus fragiles. Elle avait raison. Ce que ça disait de la nôtre était désespérant – et rien n'a changé, rien ne change.

C'était lui, l'écrivain, lui l'intellectuel, le journaliste, le personnage public. Pas moi. Mais maintenant qu'il n'est plus là, je tente de raconter notre histoire. Je ne sais pas ce qui me prend de faire ça. Mais voilà, je le fais. On me reprochera de faire de l'écriture-exutoire de bonne femme. Je m'en fous.

Simon savait repérer les petits refrains nauséabonds de l'air du temps, ceux qui avaient fini par se fondre dans le bruit ambiant et par se faire passer pour des opinions pleines de bon sens. Il en montrait la vacuité et, dans certains cas, la dangerosité. Il débusquait les raccourcis et formules, les discours publics et les prises de parole politiques dont on se sert pour faire passer les vessies pour des lanternes, les injustices pour des fatalités, et les régressions pour des progrès. Il exposait les tactiques employées par tous ceux qui tiennent les manettes de notre société pour « asseoir leur pouvoir et consolider leurs avoirs ». Il le faisait de manière à la fois analytique, rigoureuse et avec un humour cinglant.

Dans ses ouvrages, ses chroniques et articles, mais surtout, à partir d'un moment, dans son émission hebdomadaire, il a prouvé que même quand le monde est devenu une sombre caricature, la satire est une arme redoutable.

Quand j'étais petite, Annick occupait l'appartement au-dessus de la Maison de la Veille Sociale, dont elle dirigeait le bureau d'arrondissement. Cette antenne de la MVS desservait le quartier où j'ai habité trois ans avant d'aller vivre avec elle. On voyait bien, de la petite terrasse où nous prenions nos repas, les toits des bungalows de notre rue. Ça faisait un damier de carreaux bleus, bruns et roux, avec la bande grise de l'asphalte au milieu. Au bout, à deux cents mètres, il y avait la grande clôture grillagée qui marquait le début de la Zone et, juste derrière, au bord du canal boueux et trouble, les bâtiments désaffectés, rouillés et aux fenêtres grises de suie, de l'ancienne usine de recyclage de métaux. Ils étaient désormais envahis par les herbes hautes, les quenouilles et toute une végétation folle.

Un matin, Annick et moi prenions le petit-déjeuner dehors. Soudain, nous avons vu les pompiers passer en trombe, dans un éclair de lumière – c'était ce nouveau modèle de camions dont la municipalité s'enorgueillissait, ceux qui ressemblaient à des sous-marins militaires à huit roues. Scintillant au soleil, sirènes synthétiques hurlantes, l'engin avait disparu de l'autre côté de la clôture. Quelques minutes après, le téléphone avait sonné et Annick était partie en trombe.

Elle est revenue portant dans ses bras un garçon qui se débattait en criant. Elle l'a assis sur une chaise dans la cuisine.

— Il s'appelle Simon. Il a huit ans. Il n'a plus personne.

Il s'est immobilisé d'un coup. Il regardait la table. Je l'ai tout de suite reconnu, même si lui ne semblait pas savoir qui j'étais. J'ai dit bonjour. Il ne m'a pas répondu. J'ai posé ma main sur sa main. Ma peau olivâtre semblait presque blanche contre le marron profond de la sienne. J'ai dit :

— Je m'appelle Mia.

Il a levé vers moi de grands yeux brun clair. C'était lui. C'était vraiment lui. Troublée, j'ai ajouté :

— Moi aussi je viens de la Zone.

Sa bouche s'est tordue. Il a enfoui la tête dans le creux de ses bras. Annick a caressé son dos agité de sanglots. Nous l'avons porté dans ma chambre et couché dans le lit. Il s'est remis à pleurer, cette fois tout doucement. Je l'ai bordé, je me suis assise à côté de lui, sur une chaise, et j'ai pris sa main. Je lui ai chanté la seule berceuse que je connaissais. Elle me venait de ma mère. Annick me l'avait chantée à son tour quand elle m'avait adoptée – peut-être sans être fidèle aux paroles originales, qui étaient à moitié dans une langue qu'elle ne connaissait pas et que moi, je ne connaissais plus. Je l'avais néanmoins faite mienne, et elle m'était devenue aussi familière que de respirer :

*Habibti mon seul amour
Mama t'aimera toujours
Baba n'est peut-être plus là
Benti la vie est comme ça*

*Baba lui ne viendra pas
Mais moi benti je suis là
Pour le moment je suis là
Bouss! benti ne t'en fais pas*

*Mama aussi s'en ira
Mais toujours elle reviendra
Le temps de cette chanson-là
Le temps de cette chanson-là...*

J'ai regardé Simon s'endormir, ses doigts entre les miens. Observé ce visage dont je connaissais chaque trait, cette peau lisse, parfaite, dont j'avais toujours trouvé, de loin, qu'elle semblait si douce – mais que je n'osais pas encore toucher, même si elle était enfin à portée de main. Sur sa tempe droite, parmi les cheveux crépus qui faisaient un soleil autour de sa tête, j'ai reconnu la petite touffe blanche, tache décolorée au milieu du brun. Ses paupières aux longs cils épais battaient imperceptiblement dans son sommeil, comme les ailes d'un papillon.

Après quelques semaines et après avoir constaté que les Services à l'Enfance, surchargés et en sous-effectifs, ne pourraient faire autrement que de trimballer Simon d'une FFE (Famille Foyer Éphémère) à l'autre, Annick a lancé des démarches d'adoption. Au bout de quelques mois d'attente et d'une série de rendez-vous « pour la forme » avec les SAE (le dossier allait être accepté et Annick le savait : en raison de son statut, à elle, et du fait que les gens ne se bousculaient pas au portillon pour adopter les enfants traumatisés de la Zone), le statut de « gardienne légale » lui a été accordé. Pendant ce temps, on continuait à démolir la Zone, petit à petit, dans le but de la transformer en un immense disque de verdure avec étangs artificiels, serres et zoo : le parc de la Paix, où Simon vient de mourir.

J'avais connu Simon avant qu'il vienne habiter avec nous. Depuis quelque temps déjà, je le voyais vivre sa vie comme dans un écran de télévision à l'intérieur de ma tête. Les premières fois, il avait quatre ou cinq ans et moi, huit ou neuf. Il m'apparaissait quand j'étais seule dans une pièce, par exemple dans ma chambre en train de jouer ou le soir au moment de m'endormir. Parfois il était isolé au milieu d'un groupe et je le voyais de si près que c'était comme si nous étions nez à nez, son regard planté dans le mien. Parfois il était dans une cour de récré, les autres enfants s'agitant pendant qu'immobile, il réfléchissait, assis sur un bloc de béton – derrière lui, il y avait l'école, une sorte de bâtiment rectangulaire qui ressemblait à ces préfabriqués qu'on voit dans les ports maritimes ou près

des usines. Tantôt j'entendais les sons ambiants et tantôt, au contraire, les bruits autour de lui étaient étouffés et c'était son souffle saccadé qui résonnait au premier plan. Parfois encore, il était chez lui, avec ses parents. Sa mère était une grande femme mince à la peau très foncée, son père un petit bonhomme râblé à lunettes et à la peau plus claire. Avec eux, il souriait plus souvent. Quand sa mère était là, surtout. Ils écoutaient tous les trois de la musique et regardaient des émissions de télé. Simon était assis sur la moquette du salon, ses parents sur le canapé, le bras du père autour des épaules de la mère. Du jazz sortait de vieux haut-parleurs dégingués. Des formes lumineuses floues surgissaient de l'écran cubique d'une télé munie d'antennes à l'ancienne, longues et tortueuses comme des lianes de métal qui s'entremêlaient. Simon jouait avec un petit bonhomme en plomb, des voitures miniatures ou une sorte de casse-tête fait de blocs de bois de toutes sortes de tailles et dont j'entendais les cliquètements. Les voix des deux adultes étaient comme hors foyer, le piano résonnait dans un écho.

Quand je racontais à Annick que j'avais de nouveau vu « le garçon noir », elle m'écoutait un peu distraitement puis disait que c'était normal : j'avais créé cet ami pour me sentir moins seule. Ça me vexait. Je ne savais pas comment lui faire comprendre qu'elle disait vraiment n'importe quoi. J'ai tout simplement fini par ne plus rien lui raconter.

Ma mère a invité Annick plusieurs fois à des cérémonies rituelles avec des voisines de notre immeuble. C'était bon enfant et ça riait beaucoup, mais Annick sentait qu'il y avait plus. Avec mama et ses voisines, mais aussi avec d'autres parmi les personnes qu'elle croisait dans le cadre de ses activités de travailleuse sociale affectée à la Zone. Derrière les rires, il y avait un doute, il y avait de la foi. Elle n'avait quant à elle pas cette foi, elle ne ressentait pas ce genre d'élan, mais elle n'en disait rien. Elle essayait de respecter les croyances de chacun.

Elle m'a raconté bien des années plus tard que lorsqu'elle rentrait le soir après une journée à tenter d'aider ces gens à la fois d'un autre monde et si proches d'elle, et qu'elle retrouvait son petit appartement, sa vie tout de même bien meilleure que la leur, elle se taçait elle-même. Elle se promettait d'apprendre à sortir de ses propres biais, à s'extraire de la prison de son propre regard, tout en sachant que c'était impossible.

Simon, lui, n'avait aucun souvenir de m'avoir vue, ou de s'être senti vu, avant de venir vivre avec nous. Il n'avait pas ces antennes-là, disait-il. Mais moi, je pense qu'il le savait sans le savoir. Parce que quand il s'est réveillé chez nous, dans cette chambre, nos doigts entrelacés, et qu'il m'a regardée, ses yeux ensommeillés disaient qu'il me connaissait. Mais c'est vrai que la lueur dans son regard a vite été étouffée par le souvenir des raisons pour lesquelles il était là, dans ce lit inconnu, avec à son chevet une petite fille étrange. Il a aussitôt été submergé par la tragédie qui venait de lui tomber dessus.

Je compatissais à ma façon, comme la gamine que j'étais, mais j'avais surtout envie qu'il voie – non, qu'il se *rappelle* – le fil incassable qui nous liait l'un à l'autre depuis longtemps avant ce matin-là. J'étais certaine que c'était ce fil entre nous qui l'avait emmené de cette maison où il ne restait plus que la mort jusqu'à ma maison à moi.

Au fil des jours, des semaines et des mois, j'ai commencé à lui raconter les bribes de sa propre histoire que j'avais vues. Je ressuscitais ces scènes de la vie familiale qu'il venait de perdre à tout jamais, ces petits moments anodins avec ses parents qui devenaient soudain précieux, chargés de sens. Vitaux. Nous passions des après-midis entiers dans un coin, dans ma chambre, dans la sienne, dehors au parc. Ou, quand il se réveillait en hurlant dans son lit au milieu de la nuit, qu'il criait mon nom jusqu'à ce que ça me tire du sommeil, je me traînais jusqu'à sa chambre, me glissais sous la couette et je venais lui parler de nos rencontres avant notre rencontre. Je l'ai rejoint dans son lit pour le rassurer jusqu'à ses onze ans ; après, les choses se sont peu à peu arrangées. Il ne criait plus mais donnait trois petits coups sur le mur mitoyen de nos deux chambres. J'allais le rejoindre. Nous nous allongions face à face et nous parlions pendant des heures. Ça commençait toujours par Simon me demandant à voix basse : « Raconte la fois où papa faisait semblant de jouer du piano sur la table à café en écoutant du jazz pendant que je ne le voyais pas parce que j'étais trop concentré sur mes voitures ! » « Raconte-moi quand il valsait avec maman dans le salon et qu'ils ont perdu l'équilibre et sont tombés sur mon château de blocs en bois et qu'ils ont

tout détruit et que c'était super drôle!» Et ainsi de suite. J'en avais tout un chapelet. Alors je m'exécutais. Son pouce caressait sa lèvre inférieure quand il m'écoutait.

Un jour, nous sommes passés à autre chose. La puberté, l'adolescence, tout ça. Et je pense que finalement, de toute manière, ces souvenirs que je l'avais aidé à entretenir et à conserver se sont suffisamment fixés en lui pour qu'il n'ait plus besoin de ma voix.

Je n'ai pas dit aux adultes autour de moi que Simon était «le petit garçon noir» qui m'avait rendu visite à de nombreuses reprises. Sans doute n'y auraient-ils vu qu'une drôle de coïncidence avant de reléguer ça dans un coin de leur esprit. Et puis, je les connaissais trop bien : ils m'auraient répondu que je plaquais mes désirs de gamine sur la réalité, que j'avais inventé dans mes rêves un autre enfant noir, qui n'était pas Simon. Pour eux, il était facile de confondre un petit garçon noir avec un autre. Mais pas pour moi. Je savais parfaitement que je ne confondais Simon avec personne. Que Simon était Simon.

Il a fallu lui aménager une chambre. Annick lui a cédé la sienne et a installé dans le bureau son propre lit entouré de paravents de bambou. Au début, il regardait à terre quand on lui parlait. Il paraît que j'avais fait pareil neuf ans plus tôt. Je n'avais pas trois ans quand on m'a découverte, hurlant, en couche et petit maillot souillé de morve et de larmes dans la cuisine de notre appartement désert. Ma mère avait disparu et on ne l'a jamais revue, ni morte

ni vivante. Elle s'appelait Khadidja Saïd et m'avait élevée seule. Mon père n'a jamais été dans le portrait et je n'ai jamais su qui il était ou comment il s'appelait.

La trop brève enquête sur la disparition de mama n'a rien donné. Elle avait seulement laissé un mot dans lequel elle disait qu'elle se sentait incapable d'être mère et de vivre cette vie-là plus longtemps, puis demandait qu'on me confie à Annick. Voulait-elle mourir ? Voulait-elle revivre ? Je ne le saurai jamais.

J'ai peu de souvenirs d'elle. Quelques odeurs, une atmosphère lourde dans un appartement perclus de moisissure, des moments de complicité dont je ne sais s'ils sont des fabrications de ma mémoire. Ma mère a disparu et tout ce qu'elle a laissé derrière elle, c'est le mystère à la fois opaque et abyssal qui sera toujours au cœur de ce que je suis, et une berceuse.

J'ai accroché au mur de toutes les chambres que j'ai occupées la seule photo d'elle qu'il me reste, prise lors d'un pique-nique. On la voit de côté, assise par terre, cigarette au bec, un foulard fleuri aux couleurs vives enroulé serré autour de la tête. Elle a le même teint bistré que moi, et c'est d'elle que je tiens ce nez que j'ai mis tant d'années à apprivoiser. Ce pif de sorcière qui m'a valu tant de moqueries à l'école. Sur la photo, les yeux baissés, mama sourit, à elle-même, à personne, à une pensée secrète, à son projet de fuite... ou peut-être à moi qui joue dans l'herbe, hors champ, qui sait ?

Les deux cycles de notre ÉPP (École Publique Progressiste) de quartier étaient dans des bâtiments adjacents et partageaient une grande cour de récré. J'étais en première année

du supérieur. Après quelques examens d'évaluation, Simon a été inscrit en troisième année du cycle inférieur. Il avait du retard sur les enfants de son âge. Je m'inquiétais de ce que ce déclassement, ajouté à la couleur de sa peau et au fait qu'il venait de la Zone, lui vaudrait comme épreuves, et je ne me trompais pas. Il a dû lutter contre un sentiment d'injustice et d'infériorité pendant toute sa scolarité. Mais, on le sait, il est devenu la preuve vivante qu'un « parcours scolaire atypique » et « des origines difficiles » n'empêchent pas de devenir un grand journaliste, un grand satiriste, et une grande gueule qui dit ce qu'elle a à dire, avec assurance et avec style, messieurs, dames.

Quand Annick a accueilli Simon, la destruction de la Zone avait donc déjà discrètement commencé, à coups de mesures municipales et d'expropriations. Le maire de l'époque, Gérard Bonnefoy, un millionnaire issu d'une famille riche, patron détestable d'un petit groupe de médias régionaux (et qui allait devenir un milliardaire issu d'une famille riche, patron détestable d'un empire médiatique tentaculaire multinational), avait un fils, Hugues, qui a été le grand amour d'Annick.

Bonnefoy junior aimait penser qu'il était tout le contraire de Bonnefoy senior. C'est néanmoins lui qui a fini par remplacer son indélogeable paternel, devenant indélogeable à son tour – il est notre maire depuis plus de vingt ans au moment où j'écris ceci. Annick et lui s'étaient connus à l'université de notre région, pas très loin d'ici, au Département des sciences sociales. Elle devait travailler

pour payer ses études. Il se rendait à ses cours en décapotable et, quand il s'asseyait dans le grand amphithéâtre, on aurait dit qu'il venait étaler son indolence. Elle lui avait donné un peu de ce qui lui manquait, de ce qu'il cherchait, quelque chose pour l'aider à oublier sa culpabilité de fils de riche, quelque chose pour le sortir de ce qu'il voyait comme sa prison dorée et qui l'étouffait. Elle était une des seules personnes à qui il pouvait ouvrir son cœur sans qu'elle lui reproche d'être bien né – en effet, ça, il n'y était pour rien.

À l'époque de mon adoption et pendant les années qui ont suivi, Hugues a accompagné Annick lors de ses visites dans la Zone, plein de naïveté et de bonnes intentions, pour donner de son temps à ceux dont personne ne voulait entendre parler. Ils étaient très jeunes, tous les deux. Vingt ans et des poussières. Ils avaient commencé à coucher ensemble et elle était amoureuse de lui comme d'un rêve de vie meilleure. Lui était attiré par elle parce que faire l'amour avec une femme de condition modeste qui aidait les miséreux, et l'aider à les aider, lui permettait de moins se détester. À travers elle et leurs projets pour rendre le monde meilleur, il arrivait à moins s'en vouloir.

Ça a tout de même duré, leur histoire. Et un temps, Hugues a été l'homme de la maison dans notre drôle de foyer. Mais c'était fragile. Le désir ne comble pas tous les fossés : au contraire, le plus souvent, il finit par les creuser. Hugues était de plus en plus tenté par l'invitation que lui avait lancée son père de se joindre à l'équipe municipale – pour « changer les choses de l'intérieur ». Écœurée de ne voir personne se battre pour les habitants de la Zone, et

se rendant compte que son antenne de la MVS était sur le point d'être sacrifiée, Annick a fini par démissionner avec le fracas et la rage d'une amante trahie. Un peu plus d'un an après l'arrivée de Simon, on nous a demandé de libérer notre appartement de fonction.

Hugues est bel et bien devenu conseiller municipal dans le parti paternel. Annick est allée travailler dans un centre d'aide aux femmes de notre nouveau quartier, tout près de là où j'habite aujourd'hui. C'était fini.

Depuis le balcon de l'appartement que nous avons habité juste après celui où Annick et Hugues avaient tenté en vain de s'aimer malgré leurs différences, je ne voyais plus la Zone. J'avais l'impression qu'on venait de sectionner mon cordon ombilical. Mais j'ai fini par m'y faire : on s'habitue à tout, même à une vie normale.

Wayne Grass, éditeur et ami de Simon, m'a écrit plusieurs messages ces trois derniers jours. Il veut que je l'aide. Il cherche l'ultime projet de son défunt auteur, une sorte de journal personnel en cours d'écriture. Si on mettait la main dessus, les fans pourraient, une dernière fois, savourer la prose de leur idole, entrer dans ce qu'ils s'imaginent être son intimité. Ils étaient probablement aussi nombreux à le suivre par adoration que par détestation. Aujourd'hui, admirateurs comme détracteurs réclament quelque chose à se mettre sous la dent, et Wayne Grass voudrait le leur offrir.

J'ai fini par répondre par écrit (pas question de lui parler de vive voix).

*Il ne m'a jamais parlé de ce journal. Sorry.
Sincèrement, Mia Saïd.*

J'ai envoyé le message. Une odeur impossible flotte dans le couloir. Celle du shampoing au parfum fraise-kiwi que j'utilisais pour laver la tignasse rebelle de ma fille.

Ne me demandez pas pourquoi je repense à ça : Simon et moi sur le chemin de l'école. J'entends les modulations de sa petite voix rauque comme s'il était là, à côté de moi, et ses questions en rafales.

— C'était quoi ton adresse ? Tu te souviens un peu de ta mère ? Pourquoi ton père a fait ça ? As-tu essayé de les retrouver ? Est-ce que tu vas avoir des enfants un jour quand même ?

« J'aurai une fille », lui aurais-je répondu si j'avais pu savoir d'avance ce qui causerait ma chute, « mais les Services à l'Enfance me la retireront trois semaines avant ta mort. Ces trois semaines seront parmi les pires de ma vie parce que je tenterai de te joindre pour que tu m'aides à récupérer la petite, mais que tu ne répondras à aucun de mes appels. Dès les premières heures sans ma fille et sans réponse de toi, je commencerai à m'enfoncer dans le désarroi. L'avenir me donnera raison d'avoir craint le pire. »

Depuis sa mort, ça s'excite encore plus que d'habitude dans le vide sidéral des réseaux virtuels. On se l'approprie, on partage et cite et renchérit, on clique, on cybergrogne, on invective. Mais il n'est plus là pour vexer ses ennemis. Plus

là pour leur répondre qu'il méprise leur façon de s'exciter sur toutes ces chaînes et dans toutes ces publications appartenant à des millionnaires peu soucieux de leur prochain et trop soucieux de profits. Plus là pour leur dire de descendre de leurs plateaux de tournage, de leurs tours de verre, et de venir dans « le vrai monde » pour se confronter à ces « vraies gens » qu'ils prétendent défendre et avoir à cœur. Plus là pour leur asséner qu'ils sont précisément ceux à qui le « système » profite, et que leur manière de nous dresser les uns contre est criminelle. Plus là pour s'obstiner à refuser de débattre avec eux.

— Discuter avec des imbéciles bardés de pouvoir et d'argent qui s'égosillent sur toutes les tribunes pour crier partout et sans relâche leur peur paranoïaque de perdre ce qu'ils ont, c'est non, avait-il coutume de dire, avec un sourire de canaille.

Parmi ses ennemis, le pire était sans conteste le polémiste-vedette Renaud Michel. Mon pire ennemi à moi aussi, en vérité, même si Renaud Michel ne sait même pas qui je suis. Je pense qu'il n'y a personne au monde qui sache faire monter en moi de telles vagues de détestation. Quand ça déferle, c'est brûlant comme la lave. Renaud Michel, c'est le typique semeur de haine ultramédiatisé bien de notre temps qui crache son venin sur toutes les tribunes à la fois tout en jouant les vierges censurées. C'est le putain de camé accro à l'attention publique, avide des feux de la rampe, prêt à tout pour ça, se cachant derrière des principes et une idée du bien commun qui ne devraient berner personne. Je ne sais même pas si Renaud Michel croit lui-même ce

qu'il raconte. Quand je le vois à l'écran, gigotant sur son fauteuil, sa tête penchée sur le côté, une mèche de ses cheveux mi-longs, séparés au milieu comme des rideaux désormais gris, voletant autour de son visage poupin, que je vois ce tic nerveux qui lui fait sortir, à petits coups secs, sa langue pour la passer en vitesse sur ses lèvres, frôlant la moustache mince et ridicule, avant d'asséner une de ces phrases toutes façonnées par l'actualité, pétries de l'air du temps, qu'il imagine être des traits fatals... j'ai envie de hurler ! Et nous sommes là, collectivement fascinés par lui, incapables de cesser de penser à lui, que ce soit pour lui en vouloir à mort, à lui, ou pour en vouloir à mort aux cibles qu'il nous jette en pâture.

Étonnamment, depuis que le corps de Simon a été retrouvé, il a totalement évité d'aborder le sujet en ondes. Je ne sais pas si c'est moi qui me fais des idées, mais on dirait même qu'il est devenu tiède. Beige. C'est louche. Ou c'est lâche. Sans doute que devant la vraie gravité, la réelle tragédie, les excités dans son genre perdent leurs moyens.

S'il y a un moment où Simon me serait utile, c'est maintenant. Mais ça ne marche pas comme ça. J'ai fini par penser que ses visites, c'est lui qui les contrôlait, même s'il ne le savait pas. Quelque chose en lui tirait sur le fil qui nous liait et, ainsi, m'appelait. Je l'ai vu quelques fois au cours de ma vie adulte, quand nous étions géographiquement à des kilomètres l'un de l'autre, mais je n'avais pas la certitude de la validité de ces visites-là. Je ne savais pas si c'était mon pauvre esprit tordu qui les inventait. Grandir au milieu des

adultes raisonnables m'avait appris à douter de tout ce qui aurait, si j'avais été élevée par ma mère, peut-être relevé de l'évidence. C'est aussi ça, je suppose, grandir loin de ses racines : ça peut à la fois vous sauver et vous plomber.

Il y a aussi ceci à dire de Renaud Michel : il a mis Simon en danger à plusieurs reprises. Quand la voix de Simon James a commencé à porter, quand il a commencé à occuper la place d'un digne adversaire – même si c'était par des canaux beaucoup moins riches, moins populaires, moins tentaculaires –, Renaud Michel a vu qu'il y avait là un ennemi parfait pour incarner tout ce à quoi il s'attaquait. Alors, un genre de combat de coqs s'est engagé entre eux. Mais ce n'était pas à armes égales. D'un côté, il y avait le jeune nouveau, noir, issu de la Zone, trop attaché à son intégrité pour son propre bien, trop peu stratège, au début mal entraîné à ces joutes médiatiques, qui avait le malheur de répondre via ses propres canaux – les journaux, les chaînes et les réseaux indépendants – et qui n'avait donc pas la même portée. De l'autre, il y avait le chroniqueur richissime qui dispose des plus importantes tribunes du pays et de son pouvoir de mec blanc de dix ans plus âgé et plus expérimenté – et surtout pétri de cette mauvaise foi frôlant la maladie qui lui faisait, boursoufflé d'orgueil, refuser d'être pris en défaut ou mis en échec, même devant l'évidence. Il y avait Renaud Michel qui, encore et encore, livrait Simon James à ses armées de fielleux, de frustrés, d'apeurés amers et d'indécrottables rancuneux.